

RETIRADA 37 – CONFERENCES SUR LA MEMOIRE

3 Février 2017 : les écrivains et la mémoire – Cathy FELIX

La guerre d'Espagne a été une guerre emblématique et des journalistes et des écrivains venus du monde entier se sont engagés aux côtés des Républicains contre le fascisme. Comment ces écrivains ont-ils contribué à forger la mémoire de la Guerre Civile pendant que la dictature muselait les écrivains en Espagne ? Après la mort de Franco, comment les écrivains espagnols ont-ils contribué au réveil d'une mémoire massacrée ?

Introduction

Littérature et Mémoire, un vaste sujet... Je l'aborderai d'une manière qui n'est pas théorique car je ne suis pas une théoricienne, je suis juste une lectrice passionnée. Je vous présenterai donc les œuvres littéraires qui ont entretenu chacune à leur manière la flamme de la mémoire des Républicains espagnols et qui ont par la même contribué à nourrir ma connaissance de cette tragique période.

La mémoire est entrée dans la littérature française quand, à la fin du XVIII^e siècle, le philosophe Jean-Jacques Rousseau publie ses *Confessions*. Pour la première fois, un écrivain osait faire le récit de sa vie en remontant dans son passé et en affirmant ne jamais avoir transfiguré la réalité.

Au XIX^e siècle, la plupart des écrivains français iront de leur couplet autobiographique et jusqu'à nos jours les récits autobiographiques abondent et encombrant bien souvent les étagères des librairies avant de sombrer dans l'oubli !

Parler de soi, c'est aussi parler de l'époque à laquelle on vit ou on a vécu, du rôle que peuvent avoir joué les événements historiques sur un destin individuel. D'ailleurs le mot « Mémoires », au masculin pluriel et avec un M majuscule, désigne les récits autobiographiques dans lesquels l'Histoire, le contexte historique dans lequel a vécu l'auteur, jouent un rôle important.

Au XIX^e siècle, la mémoire n'est pas seulement présente dans les récits autobiographiques, elle va trouver sa place dans la littérature romanesque avec le roman historique qui va se développer tout au long du XIX^e siècle jusqu'à nos jours.

Le récit à la première personne et le roman historique qui s'ancrent tous les deux dans la mémoire personnelle ou collective, ont en commun une exigence de vérité. C'est le pacte autobiographique que signe le narrateur avec son lecteur. Jean-Jacques Rousseau l'a signé le premier avec la grandiloquence qu'on lui connaît : « J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon. Je me suis montré tel que je fus : méprisable et vil quand je l'ai été ; bon, généreux, sublime quand je l'ai été. »

Cette exigence de vérité se retrouve aussi dans le roman historique dont l'écriture est inséparable d'une recherche documentaire préalable. Le roman historique met en scène des personnages de fiction puisqu'il est un roman mais ces personnages de fiction peuvent côtoyer au fil des pages des événements et des personnages historiques qu'il faut retranscrire avec exactitude. Même Alexandre Dumas qui disait : « Si j'ai violé l'histoire, je lui ai fait de beaux enfants », se revendique de la vérité historique et il s'appuyait sur des recherches effectuées souvent par des collaborateurs !

La mémoire de la guerre civile espagnole

Après ces considérations générales, revenons maintenant à l'Espagne et au sujet qui nous intéresse directement, la mémoire de la guerre civile espagnole dans la littérature. Et on peut citer en exergue une réflexion d'Elie Wiesel qui, dans un ouvrage collectif consacré à l'Holocauste, écrivait : « Si les Grecs ont inventé la tragédie, les Romains, l'épître, et la Renaissance, le sonnet, notre génération a inventé une nouvelle littérature, celle du témoignage. » Et c'est bien de cela dont nous allons parler tout au long de cet exposé.

Quand Franco s'empare du pouvoir en 1939, la mémoire des Républicains espagnols va être étouffée pendant des décennies sous la chape de plomb de la censure officielle qui frappe d'anathème tout ce qui est contraire à l'idéologie du pouvoir en place. Seule a droit de cité la mémoire des vainqueurs. Quant aux écrivains espagnols pro

républicains confrontés à ce désert culturel auquel Franco condamne l'Espagne et à cet anéantissement de tout un pan de la mémoire d'un pays, certains feront le choix de s'exiler, d'autres choisiront de rester mais ce choix les condamnera à un long exil intérieur tout aussi douloureux.

« Soldados de Salamina » Javier CERCAS

Parmi les écrivains appartenant à la génération des vainqueurs, je voudrais citer Rafael Sánchez Mazas, non parce qu'il intéresse en lui-même mon sujet mais parce qu'il est au cœur d'un livre de Javier Cercas qui ne cesse de fouiller la mémoire du passé de l'Espagne, *Soldados de Salamina*.

Rafael Sánchez Mazas (1894-1966), idéologue de la Phalange, est aussi un écrivain, auteur de plusieurs livres à dominante autobiographique, dont *Pequeñas memorias de Tarín*, récit paru en 1915 et écrit à la première personne en forme de journal intime, pour ne citer que celui-là.

Javier Cercas s'est intéressé à un épisode à la fois réel et intensément romanesque de la vie de Rafael Sánchez Mazas : à la fin du mois de janvier 1939, ce dernier fait partie d'un groupe de prisonniers franquistes qui doivent être fusillés non loin de la frontière française mais il réussit à s'évader et à se cacher dans les bois jusqu'à ce qu'un soldat républicain le découvre et, après l'avoir regardé droit dans les yeux, sans lui dire un mot, lui sauve la vie.

Soldados de Salamina, paru en 2001, est un récit qui questionne le réel : qu'en est-il exactement de cet épisode de la vie de Rafael Sánchez Mazas ? Le récit prend la forme d'une enquête, revisite le passé à la recherche de traces laissées dans les archives, de documents ou de témoignages directs. Le narrateur qui s'appelle Javier Cercas s'interroge en permanence sur sa propre création en même temps qu'il prend conscience de ce qu'a été la Guerre Civile dont au début du livre, il ignorait tout et il s'étonne que certains des témoins des faits soient encore vivants.

Le livre se compose de trois parties :

- La première partie réalisée sous forme d'interviews est en quelque sorte la genèse du livre.
- La seconde partie est une biographie romancée de Rafael Sánchez Mazas
- La troisième partie est consacrée à Miralles, le soldat républicain qui a sauvé la vie de Mazas et ce personnage finit par éclipser le précédent !

Il s'agit là de ce que Javier Cercas appelle un « relato real ». Il écrit à propos de son livre : « Si nous démontons le mécanisme du livre, nous verrons que tout y est vérité et que tout y est mensonge. Il est impossible de transcrire la réalité sans la trahir ». D'abord si le journaliste qui enquête s'appelle Javier Cercas, il n'est pas Javier Cercas qui s'invente dans son roman un personnage d'écrivain raté. La rencontre avec les témoins a lieu dans des lieux réels mais certaines données sont pratiquement invérifiables, notamment *los amigos del bosque*, ceux qui vont aider Rafael Sánchez Mazas à se cacher. Le soldat républicain, Miralles, a réellement existé mais Javier Cercas s'est inspiré de la vie de ce soldat inconnu pour inventer un personnage qui est finalement plus vrai que le personnage historique du camp des vainqueurs dont l'histoire a retenu le nom ! Manipulation de la vérité ? Sans doute mais si on en croit l'auteur, « il faut arriver à une vérité supérieure, à une vérité qui n'est pas la vérité des faits, la vérité historique ou journalistique mais une vérité universelle, une vérité morale ou poétique... la vérité essentielle moyennant la manipulation des vérités accidentelles, moyennant le mensonge ». Et c'est bien le miracle de ce livre de donner à voir au lecteur un héros inconnu qui n'a pas laissé son nom dans l'histoire de la Guerre Civile mais qui est finalement plus vrai que vrai ! Le roman de Cercas se situe aux frontières ambiguës de la réalité et de la fiction et il est la preuve évidente que la fiction peut s'approprier la mémoire de la Guerre Civile pour la renouveler, l'enraciner et l'actualiser.

Soldados de Salamina ressuscite donc la mémoire de ces soldats républicains anonymes qui se sont battus pour la liberté et dont le régime franquiste a voulu étouffer à jamais la mémoire. Mais ce livre a été écrit bien après la chute de Franco en 2001.

Cinq écrivains étrangers, témoins ou acteurs de la Guerre Civile espagnole

Des écrivains ont-ils raconté les événements au moment même où ils se déroulaient afin de nourrir la mémoire des générations futures ? Peu nombreux sont les acteurs espagnols de la Guerre Civile qui ont réussi à écrire, pendant la guerre ou immédiatement après, une œuvre littéraire définitive. On peut se demander pourquoi. Mais une guerre civile entraîne sans nul doute des blessures intimes si douloureuses qu'elle interdit, pour un temps du moins, toute restitution mémorielle ou fictionnelle de la tragédie vécue.

Les grandes voix qui ont raconté la Guerre d'Espagne sont celles d'écrivains étrangers qui ont choisi de s'engager du côté des Républicains et qui ont sauvegardé la mémoire de la Guerre Civile espagnole que Franco et sa clique auraient voulu anéantir. Mais ils ont pu le faire car leur condition d'étrangers faisait d'eux avant tout des témoins et ils pouvaient avoir, même au plus fort des combats, la distance nécessaire pour raconter les événements.

Qui sont ces écrivains étrangers ? Un Français, André Malraux, deux Américains, Ernest Hemingway et John Dos Pasos, deux Britanniques, George Orwell et Arthur Koestler.

André Malraux d'abord...

Le 21 juillet 1936, André Malraux arrive en Espagne, il prend contact avec les Républicains espagnols et de retour en France, il veut se procurer des avions pour se battre contre les fascistes. Le gouvernement français qui par la voix de Léon Blum avait affirmé le principe de la non-intervention, n'apprécie guère son action mais le laisse faire. Il obtient donc une trentaine d'avions et fonde l'escadrille internationale *España* dont il prend le commandement alors qu'il n'a

jamais piloté un avion ! Il participe à de nombreuses missions aériennes, il est deux fois blessé et quitte l'Espagne en 1937. Pour les uns, Malraux est un chef, un entraîneur d'hommes, pour les autres, les Espagnols en particulier, il n'est qu'un frimeur incompétent dont on se serait bien débarrassé et ses aviateurs sont des mercenaires et non des pas militants antifascistes qui se battent au nom d'un idéal républicain ! Par contre de son expérience de la Guerre Civile espagnole sur le terrain, Malraux tirera un chef d'œuvre, *L'Espoir*, publié en 1937 bien avant la fin de la guerre. Le roman est comme une chronique de la guerre dont il relate les événements importants du putsch militaire franquiste du 18 juillet 1936 à la bataille de Guadalajara dont les Républicains sortirent victorieux. De nombreux personnages ponctuent ce roman polyphonique et incarnent chacun les différentes forces politiques en présence, communistes, socialistes, anarchistes... Malraux met en scène le courage et la fraternité des défenseurs de la République et il porte un regard lucide sur les idéologies qui s'affrontent et la complexité du combat qui se joue. Avec *L'Espoir*, il réussit le pari de mettre en scène le réel et de traduire de manière littéraire des faits réels dont la mémoire passera à la postérité.

Ernest Hemingway

C'est en tant que journaliste et correspondant de guerre qu'Ernest Hemingway prend part à la Guerre d'Espagne. L'intérêt d'Hemingway pour l'Espagne n'était pas de circonstance puisqu'il avait déjà publié *Le Soleil se lève aussi* et *Mort dans l'après-midi*, deux livres qui manifestaient sa passion pour les courses de taureaux.

En 1940, alors que la Guerre Civile espagnole est terminée, il publie *Pour qui sonne le glas*. Ce livre raconte la guerre telle qu'il l'a vécue. Robert Jordan est un jeune Américain idéaliste, engagé volontaire dans les Brigades Internationales et qui est chargé de faire sauter un pont dans des circonstances particulièrement délicates. Ce roman est un vibrant hommage aux combattants qui ont sacrifié leur vie au nom de la Liberté contre le fascisme. Avec un style concis marqué par son

expérience de journaliste, sans un mot de trop, il raconte les lâchetés, la violence, la solitude, le sacrifice et la mort : Maria, la jeune fille qui a été arrêtée, violée et tondu par les franquistes à cause des idées politiques de son père et dont Robert Jordan est tombé amoureux, le massacre des gardes civils par les paysans déchaînés, la trahison de Pablo, le chef des partisans, qui, pris de remords, cherche à se racheter mais trop tard, la neige qui ne tombe pas assez longtemps pour couvrir les traces des Républicains, un message qui n'arrive pas... Ce roman, très sombre, est un hommage à la mémoire des vaincus.

Mais Hemingway n'a pas donné à son héros, Robert Jordan, une grande épaisseur idéologique et ce dernier reste un idéaliste engagé contre le fascisme loin de toutes les querelles qui ont agité les différentes factions républicaines.

John Dos Passos

Un autre écrivain américain, John Dos Passos, est lui aussi présent en Espagne en avril 1937. Il doit travailler avec Hemingway au film de Joris Ivens, *Terre d'Espagne*, destiné à soutenir la cause républicaine. Dans le même temps il veut savoir ce qu'il est advenu de son ami communiste José Roblés que sa franchise et ses prises de position ont rendu suspect et qui a sans doute été éliminé par des agents staliniens. La mort de José Roblés signera la fin de l'amitié entre Hemingway, qui préfère faire passer la cause antifasciste avant les querelles de partis, et Dos Passos. Ce dernier abandonne le tournage du film et retourne aussitôt aux Etats Unis où il écrit un roman violent publié en 1939, *Aventures d'un jeune homme*. Le héros de ce livre, Glenn Spotswood, qui a adhéré au parti communiste, commence à mettre en doute les méthodes utilisées par les communistes en Espagne. Il s'engage dans les Brigades Internationales mais accusé d'avoir des sympathies trotskystes, il est arrêté et emprisonné. Libéré, il repart au combat pour y mourir. Le personnage de Dos Passos incarne de manière didactique les conflits qui ont opposé les Républicains entre anarchistes, militants du POUM (Parti Ouvrier

d'Unification Marxiste) antistaliniens et communistes staliniens mais c'est le personnage idéaliste d'Hemingway qui est passé à la postérité. Si le personnage de Dos Passos a sombré dans l'oubli, c'est peut-être que règlements de comptes et littérature ne font jamais bon ménage !

George Orwell

A la fin de l'année 1936, George Orwell, un autre écrivain, britannique cette fois, se rend en Espagne. En tant que journaliste, il veut écrire des articles pour témoigner de cette guerre mais il veut aussi se battre. A Barcelone, il rejoint les rangs du POUM. Il trouve dans ce parti l'idéal qu'il désespérait de trouver, la chute des barrières sociales entre bourgeois et prolétaires, et comme il l'écrit lui-même : « une sorte de microcosme de société sans classes ». Il participe aux combats sur le front d'Aragon puis il est à Barcelone en mai 1937 dans ces journées où s'affrontent les forces de gauche divisées. Il retourne au front où il est blessé à la gorge. En juin 1937 il est contraint de quitter l'Espagne clandestinement pour ne pas être arrêté, le POUM auquel il appartient ayant été décrété illégal. De retour en Grande Bretagne, scandalisé par la manière dont les communistes ou leurs proches rendent compte des événements en Espagne, il commence à écrire *Hommage à la Catalogne* pour rétablir la vérité des faits dont il a été le témoin. Le livre paraîtra en 1938 alors même que la Guerre Civile n'est pas terminée.

Ce livre écrit à la première personne du singulier est un témoignage personnel sur ce que George Orwell a vécu en Espagne pendant la Guerre Civile. Il décrit les terribles conditions de vie sur le front, l'attente, le froid, la saleté, la faim, le manque d'armes et de munitions, l'inexpérience des combattants mais aussi la loyauté et l'esprit de solidarité entre les hommes. Les douze premiers chapitres sont le récit de son expérience de la guerre en Espagne et ces douze chapitres sont suivis de deux appendices qui constituent davantage une réflexion politique dans laquelle George Orwell dénonce le jeu des méthodes staliniennes qui ont conduit à l'élimination violente du

POUM et qui ont signé l'acte de mort d'une véritable révolution de gauche. *Hommage à la Catalogne* est le livre d'une mémoire en éveil et il est la matrice des grandes œuvres à venir, *1984* et *La Ferme des animaux*.

Et enfin Arthur Koestler, le dernier de ces écrivains étrangers qui furent aussi des combattants ou des témoins engagés aux côtés des Républicains...

En 1936 et en 1937, Arthur Koestler, écrivain d'origine hongroise naturalisé britannique, fait deux séjours en Espagne comme correspondant de guerre pour des journaux anglais. Après la prise de Málaga par les franquistes, les Républicains battent en retraite mais assez inexplicablement Arthur Koestler reste dans la ville. Il est arrêté en février 1937, emprisonné et condamné à mort. Il est libéré en mai suite à une campagne de presse en sa faveur, échangé contre un prisonnier fasciste des Républicains. Il relatara son expérience des geôles de Franco dans un livre intitulé *Un Testament espagnol*.

Le titre original du livre rédigé pour une partie en prison sous forme de journal qu'un hasard extraordinaire lui a permis de garder avec lui, est *Dialogue avec la mort : un testament espagnol*. Le titre français est tronqué et gomme une partie du contenu du livre. D'abord enfermé pendant plusieurs jours dans le terrible poste de police de Málaga, il est le témoin visuel et auditif des passages à tabac et des exécutions sommaires commises par les franquistes. Il est ensuite transféré à Séville mais il reste d'abord à l'isolement dans le dénuement physique et moral le plus terrible avant de voir son sort s'adoucir quelque peu. Le 19 février il apprend qu'il a été condamné à mort et chaque nuit, il se demande si cette nuit-là ne sera pas pour lui la dernière d'autant que de sa cellule il perçoit tous les bruits qui annoncent les exécutions... Sans aucun apitoiement sur lui-même, Arthur Koestler analyse avec une acuité d'entomologiste le fonctionnement de son cerveau dans ces circonstances terrifiantes, tous les stratagèmes qu'il utilise, simulation d'une crise cardiaque, tapage, grève de la faim, pour résister face à la peur quotidienne de

mourir, face aux tortures psychologiques auxquelles le soumet en vain le général fasciste Queipo del Llano.

Malraux, Hemingway, Dos Passos, Orwell, Koestler...

Cinq expériences directes sur le terrain de la Guerre d'Espagne vécues par cinq écrivains qui n'étaient pas de nationalité espagnole....

Cinq récits littéraires différents mais qui ont nourri et qui continuent à nourrir la mémoire de la Guerre Civile espagnole...

C'est avec la Guerre Civile espagnole que la notion de littérature engagée prend son sens le plus noble : mettre sa plume au service d'une cause noble et juste, la lutte contre le fascisme. Mais peu d'entre eux, à l'instar de George Orwell, dénoncent la répression menée par les communistes staliniens en Espagne. Le 4 juillet 1937 se tient à Valence dans l'Hôtel de Ville un Congrès International pour la Culture. 200 écrivains venus de 26 pays sont présents pour soutenir la cause républicaine : José Bergamín, Octavio Paz, Pablo Neruda, Louis Aragon... Malraux est un des principaux orateurs mais au nom du combat commun contre Franco, il ne dit rien sur les divisions qui secouent le camp des Républicains alors qu'elles étaient au cœur de son roman, *L'Espoir* ! Malgré tout l'action de ces écrivains sur une terre qui a bu le sang du poète Federico García Lorca reste exemplaire : ils ont chacun à leur manière écrit l'histoire pour la mémoire des générations à venir.

Littérature, exil et mémoire

Des écrivains espagnols emporteront avec eux dans l'exil la mémoire de la Seconde République et de la Guerre Civile et ils la raconteront dans des romans ou des autobiographies : Max Aub avec *Le Labyrinthe magique*, Ramón José Sender, *Les Cinq livres d'Ariadna*, Arturo Barea et sa trilogie autobiographique *La Forge d'un rebelle*... Ces œuvres écrites depuis les pays de l'exil sont dépositaires de fragments de cette mémoire espagnole anéantie par les vainqueurs. De la même façon, Micaela Feldman de Etchebéhère, plus connu sous le nom de *La Capitana*, raconte son combat pendant la guerre

d'Espagne dans un livre autobiographique publié en 1975 et écrit en français, *Ma guerre d'Espagne à moi*. Elle raconte comment à la mort de son mari, elle a pris le commandement d'une colonne de miliciens du POUM. Le livre sera traduit en espagnol un an plus tard.

Agustín Gómez Arcos ou le double exil de la mémoire

Un écrivain espagnol exilé est le dépositaire de la mémoire bafouée des Républicains, c'est Agustín Gómez Arcos.

Agustín Gómez Arcos est le fils d'un maire républicain, il a grandi dans un monde de misère et de répression dans une famille divisée et la littérature a été pour lui un moyen de s'évader de la douloureuse réalité quotidienne. Il travaille comme dramaturge, acteur, metteur en scène et traducteur de théâtre mais il est sans cesse en butte aux persécutions du régime. Quand il comprend qu'il est condamné au silence, il choisit de s'exiler en France en 1968 et à partir de 1975, c'est en français qu'il choisit d'écrire tous ses livres. Double exil, celui du pays et celui de la langue ! Il dit que la France lui a appris à écrire librement et son œuvre, depuis *L'Agneau carnivore* écrit en français et publié en 1975, ne cesse de parler de l'Espagne, de la Guerre Civile et de l'après-guerre, de Franco, du poids du fascisme et de l'hérédité de la violence.

Paru en France en 1983, *L'Enfant pain*, qui est un livre largement autobiographique, raconte la vie d'une famille républicaine andalouse aux lendemains de la victoire franquiste. Tout est vu par le regard d'un enfant qui voit sa mère pétrir du pain blanc pour les vainqueurs alors que la famille doit se contenter de pain de son, « de la nourriture pour animaux mais ce n'étaient pas des animaux qui la mangeaient ». Agustín Gómez Arcos montre comment l'humiliation engendre la haine et fait de l'enfant un adulte précoce.

Agustín Gómez Arcos disait que l'Espagne avait besoin d'une mémoire et il aura été cette mémoire dans un pays qui n'était pas le sien, dans une langue qui n'était pas sa langue maternelle ! Volonté de mémoire certes mais rage devant la mansuétude d'une transition démocratique fondée sur l'amnésie. Ce sont les éditeurs sud-

américains qui ont fait découvrir son œuvre en Espagne en 2006 ! La télévision française a porté à l'écran en 1985 son livre *Ana, non*, mais la télévision espagnole qui était invitée n'a pas voulu participer au tournage parce que cela n'allait pas avec la normalisation en cours dans le pays ! Comme quoi la mémoire doit se battre pour exister autant dans la vie quotidienne que dans les livres !

En Espagne, à partir des années 2000, les œuvres littéraires romanesques qui abordent le thème de la Guerre Civile se multiplient. Cet intérêt pour la mémoire historique dans la littérature espagnole tient à plusieurs facteurs : d'abord les témoins directs de la guerre auront bientôt disparu et puis avec le changement générationnel qui place au premier rang les petits-enfants de la guerre, il devient urgent d'en finir avec ce pacte du silence et de l'oubli qui avait fondé la transition démocratique espagnole. De nouvelles représentations littéraires de la Guerre Civile, de la dictature franquiste et de l'après dictature vont alors renouveler la littérature en Espagne.

Almudena Grandes ou comment renouer avec la mémoire

L'écrivaine qui représente le mieux ce courant et qui est aussi la plus prolifique, est sans doute à ma connaissance, Almudena Grandes.

Almudena Grandes se veut l'héritière des grands romans tant français avec Zola qu'espagnols avec Benito Pérez Galdós et elle cherche à embrasser la vie entière d'un personnage à travers tout un contexte social, historique, psychologique. Le premier roman avec lequel elle renoue la mémoire de la Guerre Civile, *Le Cœur glacé*, raconte comment le fils d'un riche homme d'affaires franquiste découvre le passé trouble de sa famille avant de rompre définitivement avec elle pour l'amour d'une jeune femme, petite-fille de Républicains espagnols exilés en France.

A partir de ce roman, elle va se tourner vers le passé sombre de l'Espagne, de la Guerre Civile à la dictature de Franco. Elle fait là œuvre de mémoire et elle veut, à travers la trame romanesque,

ressusciter le passé, lui donner vie alors même qu'on voudrait le condamner au silence. « La dictature a coupé les ailes de la mémoire » dit-elle à un journaliste français et elle entend bien faire revivre cette mémoire occultée pendant des décennies. Elle commence alors une série de trois romans qu'elle regroupe sous le titre *Episodes d'une guerre interminable*, comme si cette guerre devait toujours obséder la mémoire, comme si elle ne devait jamais finir ni dans le passé ni dans le présent : *Inès et la joie*, *Le Lecteur de Jules Verne* et *Les Trois mariages de Manolita*.

Manuel Chaves Nogales, une mémoire oubliée qui resurgit enfin de l'oubli

Mais il est un auteur espagnol dont je tiens absolument à parler, d'une part parce qu'il a écrit pendant la Guerre Civile, ce qui, comme on l'a déjà vu, est plutôt rare, d'autre part parce qu'il fait partie de ces écrivains oubliés de la mémoire littéraire qui vont sortir de l'oubli des décennies plus tard. Il s'agit de Manuel Chaves Nogales et de son livre *A Sangre y fuego. Héroes, bestias y mártires de España (A feu et à sang. Héros, bêtes et martyrs d'Espagne)*.

Manuel Chaves Nogales (1897-1944) est un journaliste qui apporte dès le début son soutien à la République espagnole. Il est le directeur du journal *Ahora* et il le restera jusqu'à ce que le gouvernement républicain quitte Madrid pour Valence. A ce moment-là, il est menacé autant par les franquistes que par les révolutionnaires et il affirmait avec une amère lucidité : « On peut dire qu'un homme comme moi, aussi insignifiant soit-il, s'était distingué par le fait d'avoir mérité d'être fusillé par les uns et par les autres. » Il s'exile d'abord en France où il continue sa carrière de journaliste. Parallèlement il rédige en 1937 *A sangre y fuego. Héroes, bestias y mártires de España*. Fiché par la Gestapo, il se réfugie à Londres où il meurt en 1944.

Les récits qui composent ce livre ont d'abord paru en ordre dispersé dans la presse argentine, puis ils ont été publiés pour la première fois au Chili en 1937. Le livre connaîtra deux rééditions, l'une aux Etats-Unis en 1937, l'autre au Canada en 1938 puis il sombrera dans l'oubli

le plus complet, jusqu'à ce qu'Abelardo Linares, célèbre éditeur, bibliophile et poète sévillan le redécouvre en 1993 lors de ses voyages en Amérique. Il faudra malgré tout attendre 2001 pour que le livre soit publié pour la première fois en Espagne ! Un frère de sang d'Agustín Gómez Arcos en quelque sorte !

Dans *A Sangre y fuego*, Manuel Chaves Nogales raconte dans les débuts de la Guerre Civile les exactions qui eurent lieu dans les deux camps et dans l'introduction à son livre il revendique cette exigence de vérité et d'objectivité : « Quoiqu'elles relatent des aventures invraisemblables de personnages inconcevables, ces neuf hallucinantes nouvelles ne sont pas l'œuvre de l'imagination ni de la fantaisie pure. Chaque épisode, écrit-il dans l'introduction de son livre, est inspiré d'un fait rigoureusement véridique ; chaque héros possède une existence réelle et une personnalité authentique. » Sans doute a-t-il payé cette audace de l'oubli dans lequel son œuvre a très vite sombré.

Ce livre qui, sur le plan littéraire, tient un parfait équilibre entre articles de journaux et récits de fiction a été écrit dans l'urgence et raconte des épisodes dramatiques du début de la Guerre Civile sans exaltation ni excès mais de manière sobre et directe. Ni réactionnaire ni révolutionnaire, Manuel Chaves Nogales constate la réalité atroce de la Guerre Civile dans les deux camps et préfigurant dans une certaine mesure la philosophie de Hannah Arendt, il montre comment le Mal peut entraîner à des exactions abominables des êtres tout à fait ordinaires. En effet ce sont bien des êtres ordinaires que présente ce livre, simples héros, bêtes sanguinaires sans conscience ou martyrs et tout ce qui est écrit dans ce livre est sorti de la propre réalité personnelle de l'auteur et des récits que d'autres exilés lui apportaient en France à Montrouge dans la maison de son exil.

Parmi ces récits, j'en retiendrai quelques-uns :

La gesta de los caballistas (la geste des cavaliers)

Un jeune marquis qui accompagne son père dans une battue pour en finir avec les bandits rouges ne peut se résoudre à dénoncer un camarade de classe...

La columna de hierro (La colonne de fer)

Un groupe de l'arrière-garde républicaine composée de déserteurs et d'éléments incontrôlés sème la terreur sur son passage.

El tesoro de Briesca (Le trésor de Briesca)

Un artiste commissionné par la République pour sauver les trésors artistiques découvre le drame de ces soldats républicains lancés dans une guerre sans aucune préparation face à une armée organisée et impitoyable.

¡ Viva la muerte ! (Vive la mort !)

Un phalangiste, don Cayetano Tirón, laisse lâchement fusiller trois jeunes filles qui lui avaient pourtant sauvé la vie et calme sa conscience de lâche en se disant qu'elles n'ont pas souffert.

Bigornia

Bigornia, « un ogre converti en prolétaire métallurgique » remet en service de vieux tanks et lance son armada pour couper la route aux soldats de Franco qui avancent en Extremadura. Il montre l'exemple du courage le plus insensé aux commandes de son monstre d'acier jusqu'au sacrifice final.

Consejo obrero (Conseil ouvrier)

Daniel, un ouvrier accusé d'être le laquais des patrons, veut seulement travailler et refuse de s'engager politiquement. Ne trouvant plus de travail et mourant de faim, il rejoint les rangs de la République, se bat comme un lion et triste ironie du sort, « il mourut en se battant pour une cause qui n'était pas la sienne ».

Autant d'histoires racontées sans passion partisane ou esprit de propagande dans un style direct et pourtant travaillé, une version littéraire en quelque sorte des *Désastres de la guerre* de Goya. La réédition du livre, quoique tardive en Espagne, est le triomphe de la mémoire sur l'oubli comme si la littérature et la mémoire ne pouvaient jamais être enterrées définitivement. Mais pour reprendre

ce qu'écrit Javier Cercas dans un autre de ses livres, *L'Imposteur*, la mémoire dont il est question ici n'est pas une mémoire kitsch, elle n'est pas corrompue ou dénaturée par un discours manipulateur et brillant, dégoulinant de bons sentiments. Elle ne se fait pas non plus le porte-voix d'une idéologie totalitaire. Elle est Mémoire portée par le travail solitaire de l'écrivain et l'excellence de la Littérature.

Alberto Méndez ou la mémoire testament

Entre littérature et mémoire, il est un autre écrivain dont je souhaite parler avant de conclure cette conférence. Il s'agit d'Alberto Méndez qui publie en 2004 quatre récits sous le titre étrange de *Los girasoles ciegos, Les Tournesols aveugles*. Ce sera son seul et unique livre puisqu'il meurt peu de temps après sa publication.

Lié au monde de l'édition et au milieu universitaire, Alberto Méndez a connu la censure et l'exclusion sous le régime de Franco. Le ministre franquiste de l'Information et du Tourisme, Manuel Fraga Iribarne, fit fermer la maison d'édition, *Ciencia Nueva*, qu'il avait créée et il fut expulsé de l'Université pour son engagement politique contre Franco. Un homme condamné donc à rester dans l'ombre, condamné au silence, qui, avant de mourir, extirpe de sa mémoire quatre histoires qui feront resurgir de manière magnifique la mémoire des vaincus pendant la Guerre Civile et sous la dictature qui suivit.

Ces quatre courts récits entre lesquels se tissent des liens subtils, racontent quatre « défaites » réparties sur quatre années, de 1939 à 1942. L'émotion que produit la lecture est forte et le style, comme ciselé au scalpel de l'écriture, est d'une indiscutable perfection littéraire.

Les récits donnent voix à des personnages désorientés et perdus, presque morts, dans les limbes d'une existence vouée à l'échec. Ce sont eux les « girasoles ciegos » du titre.

Première défaite : 1939 ou Si le cœur pensait, il cesserait de battre.

Le capitaine Alegría, la veille de la chute de Madrid, se rend aux armées républicaines quand il comprend que les gens de son camp veulent non pas gagner la guerre mais exterminer l'ennemi. Personnage lunaire, il est rejeté d'un camp à l'autre et le troisième récit donnera au lecteur la clé de son destin entre folie et héroïsme des faibles.

Seconde défaite : 1940 ou Manuscrit trouvé dans l'oubli.

Derniers mois de la vie d'un poète de dix-huit ans dans une ferme abandonnée dans le froid d'un hiver glacial de la province de Santander. Elena avec laquelle il a voulu rejoindre la France, est morte en mettant au monde un petit garçon. Vaincu, il survit un peu puis s'abandonne à la mort dans un monde glacé et inhumain. Un berger retrouvera son journal, ultime trace d'une mémoire brisée.

Troisième défaite : 1941 ou La langue des morts

Un Républicain condamné à mort sauve momentanément sa vie en racontant à la femme du colonel chargé des ordres d'exécution de la caserne que son fils mort s'est comporté en héros avant de lui cracher au visage l'ignoble vérité.

Quatrième défaite : 1942 ou Les Tournesols aveugles

1942 : le régime franquiste est installé. Un père, professeur et écrivain, celui d'Elena, la jeune amante du poète du deuxième récit, est contraint de vivre caché dans une armoire et de sa cachette il voit un jour le diacre lubrique qui enseigne à l'école de son fils chercher à abuser de sa femme. La fin est dévastatrice comme le sera la mémoire fracassée de l'enfant, témoin de la scène.

Les histoires individuelles deviennent des histoires exemplaires et c'est la mémoire collective des vaincus qui renaît sous la plume d'Alberto Méndez. Quatre récits, quatre pièces du puzzle de la mémoire qui se mettent en place pour faire revivre ceux dont l'histoire a voulu nier l'existence.

Conclusion : littérature, mémoire ... et arts.

Quand un pays vit des événements historiques violents et traumatiques, se pose forcément le problème de la mémoire de ces événements. Cela a été le cas en Espagne, après la chute de la dictature de Franco, cela a aussi été le cas après le retour à la démocratie au Chili et en Argentine. Les gouvernements, sous prétexte de réussite économique, de paix civile, choisissent souvent avec une hypocrisie honteuse de ne pas faire de vagues et préfèrent enterrer la mémoire des victimes qui vivent une nouvelle « défaite » pire encore que la première puisqu'elle nie dans une certaine mesure non seulement leurs souffrances passées mais aussi la nécessité de la reconnaissance et de la Justice. Et les écrivains, en faisant état de ces souffrances, assurent la victoire de la mémoire sur l'oubli et le triomphe de la littérature sur la censure d'un régime sanglant.

Littérature et mémoire sont donc deux entités indissociables : la littérature se nourrit de la mémoire du peuple espagnol que le régime franquiste a bafoué pendant des décennies mais par la littérature ce peuple bafoué retrouve existence et dignité. Et c'est cela le pouvoir inaliénable de la Littérature et de l'Art en général, car on aurait pu parler des photographies, des tableaux, des sculptures, des films... D'ailleurs quand une dictature s'installe, ce sont les écrivains et les journalistes qu'elle condamne au silence, ce sont les écrivains qu'elle emprisonne, torture et fait disparaître comme si les dictateurs savaient que les livres étaient capables de les couvrir d'opprobre et de les anéantir. Et les écrivains peuvent être assassinés, comme le poète espagnol Federico García Lorca ou comme le chanteur poète chilien Victor Jara, ils peuvent disparaître comme le grand écrivain argentin, Haroldo Conti, mais leur voix ne meurt jamais car elle survit dans leurs livres qui à leur tour survivent au passage du temps et enracinent la mémoire dans un éternel présent.